



ÉLOGE

DE M. PRINGLE.

JEAN PRINGLE, Chevalier-Baronnet, premier Médecin du Roi & de la Reine d'Angleterre, Docteur en Médecine de l'Université de Leyde, Membre des Colléges de Médecine de Londres & d'Édimbourg, Président de la Société Royale de Londres, Associé-étranger de l'Académie des Sciences, des Académies de Gottingue, de Harlem, de Naples & de Philadelphie; des Sociétés de Médecine de Paris & de Hanau, & de la Société des Antiquaires de Londres, naquit le 10 Avril 1707, à Sthitchel-house dans le comté de Koxburg, au nord de la Grande-Bretagne, de Jean Pringle de Sthitchel, Chevalier-Baronnet, & de Magdeleine Elliot de Stobs.

Le jeune Pringle se destina de bonne heure à la Médecine. En Angleterre, l'opinion permet à chaque Citoyen de choisir son état, non d'après celui qu'ont exercé ses pères, ou le degré d'orgueil que leurs titres peuvent inspirer, mais d'après son goût & ses talens. Cette liberté doit produire d'heureux effets, les particuliers moins contraints sont plus heureux, moins d'hommes sont hors de leur véritable place, & la Nation en est mieux servie.

M. Pringle ne borna point ses études à la Médecine; aussi fut-il jugé digne, à l'âge de vingt-cinq ans, de remplir une Chaire de Métaphysique & de Morale dans l'Université d'Édimbourg; ces Sciences, comme celle de la Médecine, devroient ne se fonder que sur des observations; le goût des systèmes, l'habitude de se payer de mots, & la routine des Écoles, ont été les plus grands obstacles aux progrès de toutes trois; & l'importance dont les objets qu'elles traitent

Hist. 1782.

H

sont pour les hommes, leur liaison avec nos intérêts les plus chers, sont encore également une des causes qui y ont rendu plus puissante que dans les Sciences purement spéculatives, l'influence des passions & des préjugés populaires.

Milord Stairs, Général des troupes Angloises dans la guerre de 1741, crut que M. Pringle seroit plus utile à son pays à la tête des Hôpitaux de l'Armée, que dans une École de Métaphysique, & le fit nommer Médecin de l'Armée de Flandre. M. Pringle fit avec le même Général la Campagne de 1743, sur le Mein. Né avec ce sentiment d'humanité, premier principe & seule base solide de toutes les vertus, il avoit vivement senti quelles devoient être les angoisses des blessés ou des mourans, lorsqu'un mouvement de l'Armée forçoit ou de les transporter à la hâte ou de les abandonner à la discrétion du Soldat ennemi. Pour éviter ce malheur on étoit souvent obligé de placer les hôpitaux loin de l'Armée, & de préférer dans le choix de leur emplacement la sûreté à la salubrité. M. Pringle engagea Milord Stairs & le Maréchal de Noailles à convenir que ces asiles du malheur seroient réciproquement respectés; son zèle obtint la récompense qui pouvoit le plus le toucher, puisque ses compatriotes furent les premiers qui profitèrent de cette convention. Après la bataille d'Étingue, un hôpital Anglois se trouva dans le terrain occupé par l'Armée Françoise, & le premier soin du Maréchal de Noailles fut de rassurer les Soldats qui y étoient déposés, en leur annonçant que les troupes Françoises avoient ordre de ne pas les inquiéter; & que ceux qui les servoient auroient une liberté entière de remplir leurs fonctions: trait d'humanité auquel le malheur d'avoir été vaincu donne peut-être un mérite de plus.

On doit compter parmi les progrès que le genre humain a faits dans notre siècle, ces actions de bienfaisance ou de justice exercées au milieu des horreurs de la guerre, avec une simplicité & une noblesse inconnues dans les siècles précédens, & sur-tout dans ces temps antiques que l'ignorance ou l'envie s'efforce d'admirer. Les Militaires sont

peut-être la classe de la Société où les progrès de ce sentiment d'humanité ont été les plus sensibles. Si l'on veut trouver des hommes qui aient conservé toute la barbarie antique au milieu de l'adoucissement des mœurs de leur siècle & de leurs concitoyens, ce n'est pas dans les Camps qu'il faut les chercher, ce n'est point parmi les Guerriers, qui n'attaquent la vie des autres qu'en prodiguant la leur; c'est parmi ceux qui frappent leurs victimes de sang-froid & sans danger, & qui exercent des rigueurs auxquelles ils se croient sûrs de n'être jamais exposés.

En 1745, M. Pringle fut nommé Médecin en chef des Armées Britanniques, & repassa en Angleterre pour remplir les fonctions auprès des Troupes destinées à combattre le Prince Édouard; elles restèrent en Campagne pendant le mois de Décembre, & cependant elles souffrirent peu. Une Société de Quakers leur avoit fait distribuer des gilets. Depuis environ un siècle & demi il n'y a pas eu dans l'Histoire d'Angleterre un événement important, où ces hommes pacifiques n'aient donné quelque exemple éclatant de bienfaisance ou de générosité; & parmi tant de Sectes qui ont désolé la terre en déshonorant la raison humaine, celle des Quakers a été la seule jusqu'ici où le fanatisme ait rendu les hommes meilleurs & sur-tout plus humains.

La place qu'occupoit M. Pringle est peut-être la plus pénible & en même-temps la plus brillante qu'un Médecin puisse remplir. Au milieu de la dévastation & du carnage, lui seul exerce un ministère consolateur; citoyens, ennemis, tous également confiés à ses soins, ne sont pour lui que des frères. Entouré d'une multitude immense occupée à exécuter des projets destructeurs, il peut se livrer aux sentimens de son cœur & céder à toutes les impressions de la vertu. Les loix terribles de la guerre sont muettes pour lui; c'est à lui seul qu'il est permis d'écouter la voix de la Nature. Il paroît au milieu des hommes qui l'environnent, un être d'une espèce supérieure, ou plutôt lui seul est véritablement homme & en a pu conserver sans atteinte le caractère & la dignité.

En remplissant les fonctions de cette place, M. Pringle aperçut combien l'art de la Médecine, employé avec sagesse, pouvoit diminuer le nombre des victimes de la guerre. Il eut occasion d'observer en grand sur une multitude d'hommes obligés aux mêmes travaux, respirant le même air, ayant la même nourriture, le même habillement, le même logement, les mêmes vices & les mêmes habitudes, quels pouvoient être les effets des différentes constitutions de l'air, des saisons, de la température, des logemens humides ou resserrés, des diverses sortes d'alimens & des différens régimes; ceux enfin de la négligence & de la mal-propreté. Il put examiner quelles maladies ces causes, ou séparées ou réunies, produisent parmi les Soldats, les caractères qui distinguent les épidémies des armées, des épidémies ordinaires, & les maladies qui sont vraiment épidémiques de celles que l'on confond avec les premières, parce quelles attaquent en même temps & dans un même lieu un grand nombre d'individus: il avoit étudié la marche & les symptômes du mal, les différentes méthodes que l'art peut employer, les avantages ou les dangers de ces méthodes, les effets des remèdes qui paroissent indiqués par la maladie, & de ceux que l'esprit de système ou la routine ont introduits.

Ces observations servirent de base à son Ouvrage sur les maladies des armées: ce Traité réimprimé un grand nombre de fois, traduit dans presque toutes les langues, a été regardé dans l'Europe comme un de ces livres fondamentaux, si rares dans les Sciences. Ce n'est point seulement un Ouvrage destiné à instruire les Médecins, tous les hommes y peuvent puiser des leçons utiles; & ceux qui sont chargés, ou de l'administration d'un pays, ou de gouverner un grand nombre d'hommes, peuvent y apprendre à connoître les précautions nécessaires pour la conservation de ceux qui leur sont confiés, & s'éclairer sur des soins importans qui sont une de leurs premières obligations.

M. Pringle fait voir combien le défaut de propreté,

l'humidité des vêtemens ou des habitations, les lieux où l'air ne circule point, où les hommes sont entassés, les terrains inondés, l'air infecté d'exhalaisons marécageuses, produisent de maladies & font périr de victimes. Ce n'est point ici un de ces amis de l'humanité, qu'on accuse de se plaindre à en exagérer les maux, c'est un Physicien exact qui ne parle que de ce qu'il a vu, dont les observations répétées, faites sur des corps nombreux, ne peuvent permettre le doute si commode pour les hommes puissans, lorsqu'ils sont indifférens ou corrompus. M. Pringle eut le plaisir de voir un de ses Confrères à la Société royale, le Général Melvil, Gouverneur des îles de l'Amérique, mettre les préceptes en pratique, & conserver les Soldats confiés à ses soins, en plaçant les hôpitaux sur les lieux hauts & aérés, en fixant le séjour de ses troupes dans des terrains secs, & supérieurs aux exhalaisons humides.

Mais cette utilité des vues de M. Pringle, n'a presque été sentie que par les guerriers: eux-seuls semblent regarder la conservation des hommes comme un des devoirs du commandement. L'Europe est encore couverte de marais dont les exhalaisons, ou écartent les hommes des terrains fertiles qu'elles infectent, ou les conduisent à une mort plus prompte par une vie languissante ou douloureuse. Les générations que les terrains rendus à la culture auroient nourries, sont étouffées dans leur germe: dans la durée d'un siècle, plus d'un million d'hommes qui périssent en Europe par cette seule cause, semblent accuser, ou le peu de lumières, ou l'indifférence de ceux qui négligent de les préserver de ce fléau: l'on est contraint même d'avouer avec douleur, que ce n'est pas à la Nature seule qu'on doit l'imputer, une partie du mal & la plus grande partie peut-être, est l'ouvrage des hommes; c'est à l'avidité du riche, que la santé, que la vie du pauvre est immolée, & tandis que l'utilité du commerce a fait délivrer les grandes rivières des obstacles qui en gênoient la navigation, ces digues, ces chaussées qui ne nuisent qu'à la vie du peuple, sont encore respectées.

Parmi les maladies que M. Pringle a décrites, & qu'il apprend à guérir & sur-tout à prévenir, on doit remarquer la fièvre de prison, maladie terrible que produit la réunion des hommes renfermés dans un espace trop petit, sur-tout lorsque la misère & la mal-propreté augmentent les effets toujours dangereux de cette réunion: cette maladie s'étend quelquefois au-delà des murs où elle a pris naissance. Deux fois en Angleterre, les prisonniers apportèrent au milieu de leurs Juges la contagion & la mort, triste vengeance qu'ils sembloient tirer de ceux qui avoient ajouté à la misère de ces malheureuses victimes des loix, des maux que les loix n'avoient point ordonnés. Les hôpitaux, les prisons militaires sont exposés aux mêmes maladies: ceux qui gardent ces demeures de souffrance & de désespoir, ceux qui y exercent l'autorité, ne sont point à l'abri du fléau, & s'ils manquent aux devoirs que la Nature leur a imposés, elle a préparé leur supplice.

M. Pringle a observé que Londres est très-peu sujet aux épidémies; on a fait la même observation sur Paris: mais ces capitales ne sont plus entourées de marais; si l'humanité n'avoit pu se faire entendre, l'intérêt seul les eût desséchés. La vie, les occupations des hommes y sont moins uniformes, leur nourriture plus variée, la concurrence, la richesse rassemblent de loin les alimens nécessaires à un peuple nombreux, le vice que l'intempérie peut faire contracter à ceux d'un petit canton, nourriture nécessaire de ses habitans, ne peut infecter qu'une très-petite partie des vivres d'une capitale; si l'air y est moins sain, les variations y sont moins sensibles: aucune des causes qui produisent les épidémies, ne peut agir ni avec assez de durée, ni sur un assez grand nombre d'hommes à la fois, & c'est du moins un fléau qui leur a été épargné.

Les travaux de M. Pringle, sur la putréfaction des matières animales, doivent être regardés comme une suite de son Traité sur les maladies des Armées, puisque son objet étoit de chercher par ces expériences, à mieux connoître les maladies

putrides & les effets des remèdes dans ces maladies : il examine soigneusement toutes les circonstances qui accélèrent ou retardent les progrès de la fermentation putride de toutes les substances animales, soit seules, soit mêlées avec les différentes humeurs ; l'effet que les sels acides, alkalis ou neutres, les astringens, les amers, produisent dans ces phénomènes : il prouve que presque tous les sels, les alkalis même, malgré une opinion presque générale, contribuent à retarder la fermentation ; que les absorbans terreux l'accélèrent ; que les sels qui, employés à grande dose, la retardent, la facilitent au contraire lorsqu'ils sont en dose très-petite, mais que les émanations putrides en sont le ferment le plus prompt & le plus sûr : il tire enfin de ces expériences les conséquences pratiques où elles conduisent. Il n'imaginoit pas sans doute, que ces sels, ces médicamens produisissent sur un corps vivant les mêmes effets que sur les substances mortes, mais il croyoit que des médicamens qui accélèrent ou arrêtent la fermentation dans les substances animales privées de la vie, ont un effet analogue sur les viscères, sur les humeurs d'un corps vivant, quoique cet effet doive être modifié par les forces organiques qui s'y exercent, par les opérations qui produisent la digestion ou les diverses sécrétions des humeurs : il croyoit enfin que si dans ces effets combinés, la propriété antiseptique des médicamens n'est pas conservée toute entière, elle n'est pas non plus absolument détruite.

Cette Dissertation sur les substances septiques ou antiseptiques, obtint en 1752, la médaille destinée par la fondation du Chevalier Cowlei, au Mémoire fait pendant l'année, qui, au jugement des Commissaires de la Société Royale, renferme les expériences les plus utiles ; fondation qu'il seroit à désirer que l'on vît se multiplier, non peut-être par des institutions perpétuelles, mais par des établissemens qui, assurés seulement pour un certain nombre d'années se renouvellent s'ils sont utiles, & ne peuvent jamais finir, comme tant de fondations anciennes, par devenir d'une éternelle inutilité.

M. Pringle servit encore dans les armées d'Allemagne pendant les trois premières campagnes de la guerre de 1755; à la fin de 1758, il quitta des fonctions devenues trop pénibles, & fixa son séjour à Londres, partageant son temps entre la pratique de la Médecine & la Société Royale. Il en étoit Membre depuis 1745, & elle le nomma son Président en 1772; cette dignité purement élective a été illustrée par Newton, qui la conserva long-temps. Trop modeste pour croire qu'on eût couronné en lui, comme en Newton, la supériorité du génie, M. Pringle, malgré tant de titres à l'estime des Savans, se crut obligé de se montrer digne de sa place, par le zèle avec lequel il en rempliroit les devoirs, il s'occupa sur-tout d'introduire dans les élections une forme plus rigoureuse, & d'exiger davantage des Concurrens, convaincu que si la réputation d'une Académie n'est dûe qu'aux noms illustres qui ornent sa liste, sa considération dépend de sa sévérité dans ses choix. Comme Président, il étoit chargé d'annoncer à qui la Société Royale donnoit chaque année ce prix des expériences les plus utiles que lui-même avoit remporté; non-seulement il exposoit dans une assemblée générale, à l'exemple de ses prédécesseurs, le détail des travaux qui avoient décidé le choix de la Société, mais ces discours imprimés sur le champ, distribués dans tous les pays, apprenoient à l'Europe quelle nouvelle obligation les Sciences & l'humanité avoient eue à la Nation angloise: la décision de la Société Royale étoit soumise au jugement des Savans de toutes les Nations; & les juges, pour leur propre honneur, comme pour celui de leur pays, si cher à tous les Anglois, n'auroient osé couronner des découvertes ou incertaines ou trop peu importantes, ou dont la propriété pût être contestée.

Ces discours de M. Pringle, prouvent une universalité de connoissances très-rare, & ce qui l'est encore au moins autant, une philosophie forte sans être exagérée, & modérée sans être timide; ses succès dans la pratique de la Médecine, lui avoient mérité la confiance de la Famille Royale, du Public
de

de Londres & des Étrangers. Il étoit ennemi des méthodes fondées sur la Théorie qu'il regardoit comme trop vague & trop peu avancée; il paroissoit regarder l'Empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode: *il faut du moins que cet Empirisme soit raisonné*, lui disoit un de ses Confrères; *le moins qu'il se pourra*, répondit M. Pringle, *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

En 1778, il quitta la présidence de la Société Royale, une chute, qu'il regarda comme l'effet d'une attaque de paralysie, lui parut un avertissement de ne plus songer qu'au repos; d'ailleurs, une discussion élevée dans le sein de la Société, l'avoit vivement affligé: l'usage des conducteurs électriques, construits suivant les principes de M. Franklin, avoit été avidement adopté en Angleterre, dans le temps où M. Franklin étoit Anglois; il avoit cessé de l'être, il étoit devenu un des Chefs d'une révolution plus humiliante peut-être pour l'orgueil britannique que contraire aux véritables intérêts de la Nation: on parut se repentir d'avoir accueilli la découverte d'un ennemi; une question sur la forme des conducteurs électriques, devint une affaire de parti entre les ennemis de l'Amérique & les nombreux Partisans qu'elle avoit conservés en Angleterre. Ami de M. Franklin, plus ami de la vérité, M. Pringle soutint avec courage leur cause commune, & il l'emporta; mais il vit avec douleur la Société Royale se partager, & l'esprit des factions politiques profaner le sanctuaire des Sciences.

Après sa retraite, M. Pringle résolut de quitter Londres, & de terminer ses jours à Édimbourg, où il avoit passé sa jeunesse, & où le rappeloient des souvenirs que le temps n'efface jamais; mais après un essai infructueux, la rigueur du climat le força de revenir à Londres: avant de partir il laissa au collège des Médecins d'Édimbourg trois volumes *in-folio* de manuscrits, avec la condition singulière qu'ils ne seroient jamais imprimés, soit qu'il redoutât, pour sa mémoire, le zèle indiscret de ses disciples ou de ses amis, soit plutôt

qu'il crût ses travaux trop imparfaits pour être utiles à ceux qui n'auroient pas assez approfondi la Médecine, & qu'il craignît de les égarer.

Peu de mois après son retour à Londres, il sentit ses forces s'affoiblir, sa mémoire l'abandonner; & le 14 Janvier 1782 il fut frappé d'une attaque de paralysie à laquelle il succomba quatre jours après: le roi d'Angleterre lui avoit donné le titre de *Baronnet* qui étoit déjà héréditaire dans la branche aînée de sa famille.

Les Chevaliers Baronnets sont les seuls qu'en Angleterre on puisse regarder comme formant un Corps de noblesse héréditaire, car la Pairie est plutôt une Magistrature ou une dignité Aristocratique, qu'un titre d'honneur; celui de Baronnet à la vérité ne donne aucun privilège utile; institué en faveur de la vanité, on a sagement établi qu'il ne pourroit flatter aucune autre passion.

Il avoit été nommé en 1778, à la place d'Associé-Étranger de cette Académie, vacante par la mort de M. de Linné, avec lequel il avoit une conformité bien glorieuse; leur réputation, leur âge, leurs places les avoient mis chacun à la tête des Savans de leur pays, un zèle égal pour le progrès des Sciences les animoit; & après la perte toujours si douloureuse d'un homme célèbre par ses travaux, leurs concitoyens ont eu encore à regretter celle d'un véritable ami des Sciences, occupé de former des Savans, d'encourager les talens, d'inspirer l'amour de l'étude, d'animer l'émulation, & de seconder les découvertes.

Toute la conduite de M. Pringle annonçoit une de ces ames formées pour l'exercice des vertus douces & paisibles; la première partie de sa vie avoit été employée dans les hôpitaux militaires, à prodiguer les consolations & les soins de l'humanité, plus encore que les secours de la Médecine, aux infortunés qui les habitoient; il consacra plusieurs années à donner des moyens de prévenir les maux dont le spectacle cruel lui avoit fait une impression profonde, le reste de sa vie fut partagé entre les soins de sa profession, l'étude & l'amitié.

Il avoit embrassé à la fois presque toutes les Sciences physiques, la Philosophie spéculative, l'Érudition, la Théologie même: il aimoit à rassembler autour de lui les Savans d'Angleterre les plus célèbres, les Étrangers, tous ceux, en un mot, de qui il espéroit apprendre quelque chose, ou qui pouvoient profiter de ses lumières; mais, excepté les jours destinés à ces assemblées, sa société se bornoit à quelques amis; on retrouvoit dans ses discours, dans ses procédés, cette candeur qu'il avoit montrée dans ses Ouvrages & dans ses opinions; l'amour de la vérité, le plaisir de faire le bien, étoient ses deux passions les plus chères, & même les seules qu'il ait jamais connues.

Il étoit très-pieux, c'est-à-dire, qu'il rendoit à un Dieu, Père commun de tous les hommes, un hommage libre & pur; mais sa religion étoit celle qu'il s'étoit formée d'après ses réflexions ou par la lecture de la Bible, & il n'adoptoit en entier la croyance d'aucune des Communions chrétiennes: suivant lui, les peines destinées aux méchans après la mort, n'étoient point éternelles; il croyoit que Dieu donne à la vertu les mêmes récompenses, de quelque religion qu'aient été ceux qui l'ont pratiquée: ces deux points de sa croyance, sur-tout le premier, étoient les seuls qu'il soutint avec chaleur, & qu'il parût vouloir persuader aux autres; il avoit adopté, comme Newton, l'opinion des Unitaires rigides: on a imprimé une Lettre de lui, sur le sens de quelques Prophéties; & c'est encore une conformité qu'il a eue avec ce grand homme.

On lui destine un mausolée à Westminster, à côté du célèbre Hales son ami, dont la vie a été employée comme la sienne, à des études utiles, qui toutes avoient pour but la conservation des hommes. Si dans ce temple consacré à la mémoire des hommes illustres, ceux qu'anime l'enthousiasme des Sciences, s'empressent à chercher de plus grands noms, & portent leur hommage à des génies d'un ordre supérieur, du moins les amis de l'humanité s'arrêteront avec attendrissement au pied de la tombe de deux Savans modestes, vertueux, bienfaiteurs éclairés de leurs semblables.

Ainsi dans les triomphes de Rome ancienne, tandis qu'une jeunesse ambitieuse contemploit avec avidité ces couronnes d'or, ces lauriers dont se paroiënt les Conquérens des villes & les Vainqueurs des Chefs ennemis, les mères, les épouses arrêtoient leurs yeux mouillés de larmes sur ces Guerriers plus modestes, qu'une simple couronne de chêne annonçoit à la Patrie comme les conservateurs ou les libérateurs des Citoyens.

